Document generated on 04/25/2024 9:24 a.m.

24 images

24 iMAGES

Tout est normal, tout est assumé
Les LGBTQ+ dans les séries

André Roy

Number 190, March 2019

La sériephilie : le futur du cinéma ?

URI: https://id.erudit.org/iderudit/90770ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Roy, A. (2019). Tout est normal, tout est assumé : les LGBTQ+ dans les séries. *24 images*, (190), 52–57.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2019

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

↑ **Sense8** des sœurs Wachowski et Joseph Michael Straczynski (2015-2018)

Tout est normal, tout est assumé

Les LGBTQ+ dans les séries

PAR ANDRÉ ROY

La présence des homosexuels, des lesbiennes, des transgenres et des queers dans les séries télévisées n'est plus un sujet tabou depuis les années 1980.

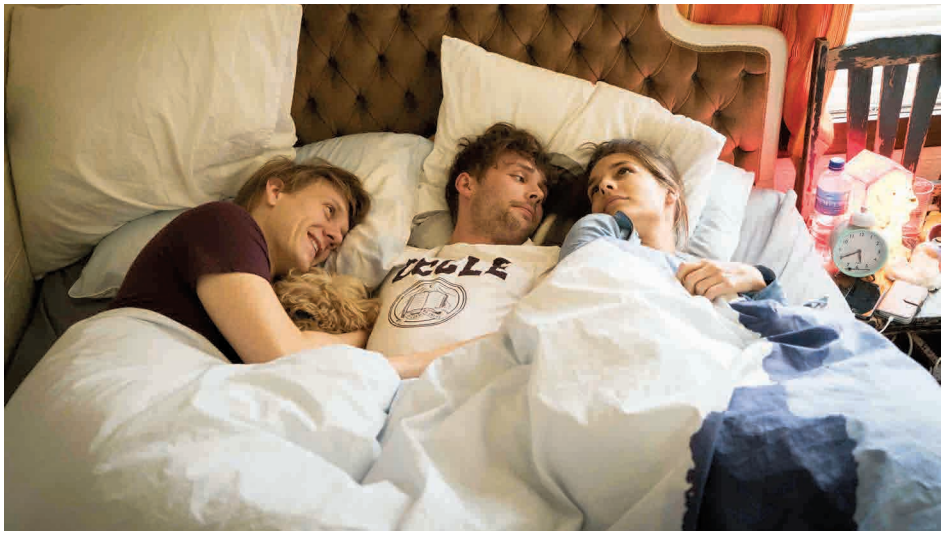
Le paysage a complètement changé : les personnages LGBTQ+ ont acquis une autonomie médiatique, c'est-à-dire qu'ils bénéficient dorénavant d'un traitement équivalent à celui des hétérosexuels. Ils sont mis en scène avec réalisme, et parfois avec beaucoup d'audace. Leur vie amoureuse est abordée dans un large spectre de sentiments et de relations, du baiser de la première rencontre à la vie de couple, du travail à l'amitié, de la scène de jalousie et à celle de la séparation, sans oublier le sexe – à deux ou à plusieurs – ni le sida. Avec une nette prédominance pour les protagonistes hommes, plutôt jeunes (entre 16 et 35 ans).

Queer As Folk, diffusée en Grande-Bretagne en 1999 en dix épisodes, et son remake américano-canadien produit entre 2002 et 2005 en 85 épisodes (dont une suite est annoncée pour 2019), a battu des records d'audience et a sans doute ouvert la voie à la multiplication des séries avec des personnages non hétérosexuels. Ces deux feuilletons se focalisaient exclusivement sur un groupe d'homosexuels, de Manchester (pour la Grande-Bretagne) et de Pittsburg (pour les États-Unis). La version anglaise fit scandale avec ses scènes de sexe crues et les relations avec des mineurs de 15 ans, ce qu'on évitera en Amérique. Toutefois dans les émissions américaines, outre l'homophobie et la

question du *coming out*, des sujets plus contemporains comme le mariage homosexuel et l'homoparentalité ont été notamment abordés. Après ces deux diffusions, il devenait inconcevable de montrer de manière hypocrite, caricaturale ou stigmatisante les mœurs et les mentalités gaies et lesbiennes. Une visibilité télévisuelle accrue des communautés LGBTQ+ a donc redéfini les standards sociaux pour montrer les membres de ces groupes comme des êtres à part entière. Un regard nouveau a été posé sur ces groupes *genrés* et, d'une certaine façon, leur appropriation culturelle a été menée à bien.

Mais est-ce pour le bien de la communauté LGBTQ+ ? Les séries laissent poindre beaucoup d'empathie pour cette communauté et semblent appeler à la tolérance par le visage affable, voire rieur, qu'elles en offrent. C'est *gay friendly*, comme le claironnent certaines icônes au drapeau multicolore devant boutiques et restaurants. « Mais c'est pour mieux te manger », dit la grand-mère Netflix aux petites filles et aux petits garçons « différents », pourrait insinuer notre (mauvais) esprit critique. Les productions des plateformes comme Netflix, Prime Video, HBO, etc., ne donnent-elles pas ce que les gens veulent, en particulier aux gais, aux lesbiennes, aux trans, qui réclament une représentation plus riche de leur quotidien, plus proche de leur réalité ? Soit, enfin, une bonne image après tant d'années, au cinéma comme à la télévision, de représentations stéréotypées et sensationnalistes. Et ce au risque d'une généralisation des comportements. Bref, rien pour choquer et tout pour séduire. Sans parler de la forme feuilletonesque, qui enchaine les épisodes sans se poser trop de questions sur leur cohérence narrative (voir la série *Sense 8*). Il est vrai que pour les cinéphiles invétérés que nous sommes, le fond comme la forme de ces séries semblent plutôt basiques.

Nous écrivions que les personnages âgés de 16 à 35 ans sont prédominants dans les séries gaies. Ils en sont en effet la figure idéale ; ils sont rendus acceptables malgré (ou à cause) de leur genre. Ils reconfigurent une société en devenir où la différence des genres ne posera plus problème. On n'est plus dans l'utopie comme pouvaient en rêver les gais et les lesbiennes avant les années 1980, soit un monde égalitaire pour toutes les minorités sexuelles. Tabous et archaïsmes levés, les personnes genrées ont acquis une naturalité exemplaire sans être prescriptive. On regarde *Sex Education*, *Please Like Me*, *La casa de las flores* et *Sense8* avec le plaisir non dissimulé de quelqu'un ou quelqu'une qui se reconnait dans les personnages, y trouve réconfort et espérance. Et, pour lui ou elle, une forme de légitimité de ses usages, pratiques et modes d'expression sexuelle. Ces séries pollinisent des figures différentes qui prennent probablement la place des anciennes revendications gaies. Et qu'elle soit comique ou dramatique, la reconfiguration des représentations genrées a certainement un impact mental, culturel et social autant sur le public LGBTQ+ qu'hétérosexuel[1].



↑ **Sex Education** de Laurie Nunn (2019-) → **Please Like Me** de Josh Thomas (2013-2016)

Sex Education (production britannique, 8 épisodes, 2019) et *Please Like Me* (production australienne, 32 épisodes, 2013-2016) sont la preuve que la sexualité, quel que soit le genre, ne pose plus guère problème, encore moins chez les adolescents et les jeunes. Le sexe pratiqué par les gais, les lesbiennes et les bi n'est plus source de malaise ; il est lucidement partagé entre petites angoisses et jouissances enthousiastes, au lit comme à l'extérieur. La sexualité n'y est ni monolithique ni grotesque. Ces émissions dites pour ados – mais qui sont regardées par les adultes – sont placées sous le signe de la désinvolture, qu'on prendra probablement pour de la superficialité (ce que sont parfois certains épisodes de *Please Like Me*). Pourtant, rien de plus juste que la quête de vérité et de romantisme qui traverse les aventures quotidiennes de ces filles et garçons plus délurés que jamais.

Le sexe pratiqué par les gais, les lesbiennes et les bi n'est plus source de malaise ; il est lucidement partagé entre petites angoisses et jouissances enthousiastes, au lit comme à l'extérieur.

Dans *Sex Education* (créée par Laurie Nunn), le fils d'une sexologue, Otis, est poussé à pratiquer en cachette et contre rémunération le métier de sa mère, par une camarade de son école secondaire, Maeve, surnommée « croqueuse de bites », qui est aimée de Jackson, un athlète noir élevé par deux mères. Otis conseillera les étudiants masculins, féminins ou queers, sur le sexe oral, anal et BDSM. Il a un ami ouvertement gai, Éric, fils d'un pasteur noir ; ensemble, ils se déguiseront en femmes pour aller voir un film. Les homosexuels ne vivent donc plus dans le placard et les lesbiennes ne sont pas nécessairement *butches*. Dans cette comédie, l'homosexualité se vit même sur le mode de l'indifférenciation vis-à-vis de l'autorité parentale, éducative ou tout simplement morale. Et surtout un bon point : le sexe ne se définit pas comme un enjeu de pouvoir.

Please Like Me, écrite et jouée par Josh Thomas qui y garde son prénom, fonctionne quant à elle sur le principe de l'autofiction, ce qui lui donne un poids de vérité ou, à tout le moins, de vraisemblance. Josh se découvre homosexuel lorsqu'il rencontre Geoffrey, un ami de son colocataire. Il a une mère déséquilibrée, qui fait une tentative de suicide (elle la réussira la seconde fois) et qui tombera amoureuse d'une femme.

Par son élimination totale des clichés sur les homosexuels, *Please Like Me* restructure leur imaginaire, le rendant positif et allègre. On est au centre d'un microcosme sympathique, où le langage est franc, en particulier concernant les relations sexuelles. Pas de politique ici, pas de revendications de la différence ni de manifestations pour des droits. D'une certaine façon, les personnages présentés sont marginaux, mais ni riches ni pauvres ; ils ont décidé de vivre leur vie comme ils l'entendent sans demander la permission à personne, encore moins aux adultes.

Mettant cette fois-ci en scène des adultes, la série mexicaine *La casa de las flores*, diffusée en 2018 en dix épisodes (le dernier, véritable *cliffhanger*, annonce une suite) est plus comique que dramatique. Elle ne se polarise pas sur la vie des LGBTQ+. La série place des personnages gais, lesbiens ou trans dans des milieux hétéros sans susciter de réel embarras et inconfort. Les enfants, quant à eux, ne s'étonnent pas des mœurs légèrement saugrenues (nous sommes ici clairement dans une comédie) de leurs parents.

Destinée aux adultes, la série américaine *Sense8*, scénarisée par les sœurs Wachowski, Lana et Lilly, et Michael Straczynski, réalisée en partie par Lana, diffusée entre 2015 et 2018, est l'une des productions les plus regardées sur la plateforme Netflix (ce qui ne veut pas dire la meilleure). Internationale, l'histoire se déroule dans neuf villes avec huit personnages, dont deux couples : un, homosexuel (un acteur de télévision qui cache son orientation aux médias) et l'autre, lesbien (avec une femme transgenre). Comme dans d'autres séries, différentes formes de sexualité sont proposées, traitées à égalité avec la sexualité hétérosexuelle, dans une distribution mêlant ici différentes races et nationalités. Accepter les homosexuels, les lesbiennes, les bisexuels et les trans, c'est accepter, comme pour les groupes ethniques, la différence, l'universalisme des genres, nous disent les créatrices de la série, dont la finale de deux heures expose un pansexualisme avec tous les personnages qui se rencontrent et font l'amour à plusieurs. Quoi qu'on en pense, une telle ouverture permet de réaliser tout le chemin parcouru en quelques décennies pour des réalités autrefois occultées ou marginalisées qui célèbrent aujourd'hui l'altérité LGBTQ+ dans tous ses états.

1. « *Studies conducted by the Australian Research Centre in Sex, Health and Society at La Trobe University in 2005 revealed that many young people have been happier to deal with their homosexuality after seeing gay relationships depicted on TV. The studies also showed that young people are more likely to be open about their sexuality and to receive a positive response from friends and family than before* », in Collen Rici, *Too gay for teens*, smh.com.au/education/too-gay-for-teens-20090319-92yi.html.